

Gaza et l'intuition de l'anthropologie

26 avril 2024 (1^{er} jet)

Il fut un temps, à l'ère coloniale, où l'on ne parlait pas d'« anthropologie de l'islam ».

L'anthropologie recouvrait l'étude des sociétés sans écriture, dénuées de sources écrites, ce qui justifiait pour les comprendre un certain nombre de techniques alternatives, notamment l'observation directe par l'anthropologue à travers sa présence prolongée sur le terrain.

Les sociétés musulmanes ne sont pas des sociétés sans écriture, mais au contraire associées à des traditions lettrées anciennes, d'expression arabe ou du moins rattachées à l'arabe. L'étude philologique de ces traditions lettrées relevait d'une discipline appelée « orientalisme », et non de l'anthropologie. On pouvait avoir des travaux anthropologiques sur des tribus berbères périphériques, typiquement menées par des administrateurs coloniaux (Robert Montagne, dont les travaux inspireront plus tard Ernest Gellner), mais cette démarche n'était pas dominante, et on ne concevait pas l'application pure et simple de l'anthropologie au « fait islamique ».

Dans les premiers temps après les indépendances, des penseurs maghrébins ont pu protester contre l'application du paradigme anthropologique aux sociétés dont ils étaient issus (notamment les travaux de Gellner sur la segmentarité). Quand bien même l'heure était à la remise en cause des théories de l'inégalité raciale, être étudiés sur le même mode que les papous de Nouvelle-Guinée avait quelque chose de dégradant, ou plus simplement de non adapté.

Avec le temps cependant, cette application pure et simple de l'anthropologie à l'islam est en quelque sorte rentrée dans les mœurs. Non pas que « l'anthropologie de l'islam » soit soudainement devenue un champ d'études florissant, imposant sa légitimité et rayonnant sur l'ensemble des sciences sociales. C'est plutôt que le point de vue anthropologique est devenu inhérent aux régimes modernistes issus des indépendances, et à la manière dont ceux-ci intégraient le point de vue occidental à leur propre fonctionnement, à travers la médiation d'une élite « éclairée », mobile entre les deux rives, qui facilitait l'intégration de ces pays à l'ordre économique mondial. Pendant plus d'un demi-siècle, ces régimes ont induit la structuration de ces sociétés selon une répartition tacite des rôles entre *l'indigène* (celui qui prend la pose) et *l'informateur* (celui qui vend la mèche). Et ce non pas par néocolonialisme, ou par nécessité de faciliter le travail des anthropologues étrangers ; plutôt parce que les membres de ces sociétés avaient eux-mêmes besoin de s'y retrouver, et qu'il semblait plus simple à tout le monde de séparer les registres : porter en journée le pantalon-chemise, la djelaba les soirs et le week-end, et laisser à d'autres le soin de porter la djelaba toute la semaine, *ostensiblement*.

Cette situation postcoloniale a eu pour conséquence l'enracinement, dans les sociétés du Nord, d'une « anthropologie de l'islam ». Même si les communautés musulmanes se sont constituées surtout par des migrations économiques peu qualifiées, venues des marges territoriales du Sud vers les marges urbaines du Nord, l'institutionnalisation de ces communautés ne s'est pas faite indépendamment de migrations plus qualifiées, venues des centres urbains vers les centres-villes, et porteuses de ce paradigme. « L'islam » est ainsi devenu cette boîte noire, soustraite aux regards parce qu'engageant des transactions internes entre des populations hétérogènes, unies dans le seul objectif d'installer une *image*, dans les termes de l'anthropologie.

Le problème que nous avons, depuis environ une quinzaine d'années, est que « l'anthropologie de l'islam » perdure par delà l'effondrement des régimes postcoloniaux. Depuis les années 1990 et plus encore depuis 2011, le Moyen-Orient est devenu le théâtre de guerres généralisées, où se joue l'influence de grands blocs géostratégiques, à travers l'entraînement de milices, la sécurisation de ressources énergétiques, et *in fine* des alliances économiques et financières.

Cette centralité géostratégique du Moyen-Orient est analysée - ou plutôt « monitorée » - par les experts de sciences politiques, d'économie, d'ingénierie militaire et de renseignement. Mais elle n'est pas pensée *anthropologiquement*. La France, et peut-être plus largement les sociétés européennes, sont aujourd'hui dépourvues de perspective cohérente quant à leur passé et leur avenir, en relation au reste du monde. En témoigne la double fuite en avant qui caractérise nos sphères publiques, d'une part dans le féminisme obsessionnel et l'utopie transgenre, d'autre part dans la défense des valeurs « judéo-chrétiennes », comme les deux faces d'une même médaille, qui ont en commun l'absence de toute pertinence anthropologique : une dévaluation terminale de la pensée.

Pour en venir à Gaza, je suis surtout frappé par l'incapacité des commentateurs à situer la tragédie dans cette conjoncture historique bien particulière. On a des experts qui nous expliquent le conflit « là-bas », et des âmes généreuses qui tentent de prévenir l'importation du conflit « ici », se rassemblent sur les plateaux télévisés pour y faire grand étalage de leur tolérance : juif *mais* de gauche, musulman *mais* humaniste, etc.. Sénilité d'un système médiatique et intellectuel sélectionnant des *figures* - qui pour « prendre la pose », qui pour « vendre la mèche » - pendant que l'immense majorité se tient en retrait par dégoût.

Ce débat-là est constitué par des gens qui parlent aujourd'hui comme hier, qui n'ont jamais cessé de parler. Ce débat prolonge une séparation implicite entre ici et là-bas, entre la sphère des idées et la réalité-objet du discours. Il se débat dans des habitudes de pensée dualistes, ayant perdu conscience de sa propre position dans le monde, et échoue ainsi à pointer l'essentiel : son propre caractère moteur dans cette tragédie.

Après tout, comment Benjamin Netanyahu a-t-il acquis l'impunité qui est aujourd'hui la sienne ? Est-il concevable qu'il se la soit donnée lui-même ? Benjamin Netanyahu est-il Dieu ?

Voilà un homme politique présent sur la scène politique israélienne depuis plus de trois décennies, déjà artisan d'une certaine manière de l'assassinat d'Yitzhak Rabin en 1995, dont la politique a constamment misé sur la division des Palestiniens, et favorisé l'installation durable à Gaza du Hamas, mouvement de résistance armée. Un homme qui, en plus de cela, a mal fermé la porte de la cage, a dégarni l'armée pour protéger les colons de Cisjordanie, et divisé la société israélienne avec sa réforme judiciaire. Voilà que des combattants Palestiniens ouvrent une brèche dans la clôture, parviennent à s'introduire en Israël, et ne se contentent pas d'y faire des selfies : ils tuent et prennent en otage autant qu'ils peuvent, par un calcul strictement rationnel, dans la fenêtre de quelques heures dont ils disposent. Le point important n'est pas que les Palestiniens ont beaucoup souffert, que c'est une situation coloniale, etc. : le point important est qu'ils avaient prévu, et qu'on les a mis là pour cette raison précise.

C'est alors qu'entre en scène l'aramada européenne des experts et des âmes humanistes, qui répètent toujours la même chose depuis quinze ans. Qui déjà en 2012 face à l'affaire Merah, n'avait pas su produire de parole pertinente : seulement de l'islamologie sécuritaire d'un côté, de l'autre des

banalités sur le désespoir des banlieues, mais aucun effort intellectuel pour penser ce fiasco institutionnel (la DCRI fera le travail en interne). Derrière arrivent des politiques, qui inventent à leur tour le monde qui les arrange. Toute l'intelligentsia française a laissé Manuel Valls décréter que Merah n'était finalement pas un « loup solitaire », pour les besoins idéologiques de la cause socialiste. Décréter qu'il était en fait armé par de dangereux réseaux islamistes - qui bien sûr n'avaient rien d'autre à faire, à l'heure des tragédies Syriennes, Libyennes, Yéménites, que de mettre les rues de Toulouse à feu et à sang... Avec les conséquences que l'on connaît, sous le quinquennat désastreux de François Hollande. Et cette « conscience européenne », aujourd'hui, prétend dire à Israël comment réagir au 7 octobre ?

Comment ne pas voir, derrière l'impunité de Netanyahu, l'impunité de la « conscience européenne » ? De ses responsables politiques, mais plus généralement de ses « valeurs » financières et morales, notamment l'expertise de ses diplômés, qui parlent du monde, mais qui ont rompu avec toute éthique de responsabilité intellectuelle ?

Ce que pourrait nous dire l'anthropologie, qui brille aujourd'hui par son silence, c'est que l'Europe prend en otage le monde dans cette affaire, et non pas l'inverse. Elle le prend en otage par l'incertitude que sa sénilité fait peser sur l'ensemble des États, l'ensemble des organisations. Pardon de le dire, mais les Israéliens n'ont pas d'autre choix dans cette situation, que de pousser leur avantage au maximum, d'affirmer leur souveraineté à travers leur gestion de cette guerre, face à d'autres acteurs étatiques qui n'ont pas plus de scrupules dans le jeu régional.

Derrière cette situation historique, on n'aperçoit pas la responsabilité écrasante de « l'anthropologie de l'islam », c'est-à-dire la démission intellectuelle des musulmans : ces millions de diplômés, désormais intégrés aux institutions occidentales, et accoumés tout compte fait à leur condition de « papous ». Ces musulmans dont la participation routinisée maintient les institutions dans un fonctionnement hors-sol, qui se referme aujourd'hui sur Gaza, mais qui a enterré avant cela bien d'autres villes, en silence, au cours de la décennie écoulée.

Être un papou, c'est n'avoir aucune responsabilité vis-à-vis du regard anthropologique. Cette discipline où se jouait autrefois l'*intuition* des sciences sociales, au sens de la physique : lieu d'étalonnage de ses outils, conscience des approximations employées, de leurs conditions de validité... C'est n'avoir pas perçu, dans les textes fondateurs de l'école sociologique, le rôle implicite de l'islam, rarement discuté comme tel mais omniprésent à travers la médiation orientaliste, derrière l'évocation des figures de l'Ancien Testament (chez Durkheim ou Weber). Qui a laissé à l'entité sionniste un monopole de l'Orient, cette influence bien spécifique sur la pensée européenne, si ce n'est les régimes nationalistes postcoloniaux, la démission intellectuelle qui leur est associée ?

Cela produit un certain malaise quand il s'agit de prier pour Gaza, vivant soi-même dans le système économique et politique qui broie cette population, mais n'ayant pas les mots pour formuler sa propre implication. Il est alors plus facile de nier simplement le problème : d'adhérer malgré tout à cette sphère publique décervelée, de prêter foi à ses mots pour les investir dans nos invocations, depuis une impuissance dont nous serons tenus comptables, et croire contre toute vraisemblance qu'elles seront néanmoins agréées.